



SOMMET CULTURE DE CGLU


CULTURE ET
VILLES DURABLES

BILBAO 18-20 mars 2015

Des villes culturellement intelligentes M. Daniel Innerarity

M. DANIEL INNERARITY EST PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE SOCIALE ET POLITIQUE ET CHERCHEUR IKERBASQUE À L'UNIVERSITÉ DU PAYS BASQUE.





Lorsqu'on parle de progrès, de sociétés de la connaissance ou de villes intelligentes, la première chose qui vient à l'esprit est l'imaginaire technologico-digital : des dispositifs technologiques comme les capteurs, les plateformes de gestion des services, internet, les systèmes d'acquisition et de stockage des données, la gestion des transports, c'est-à-dire que nous pensons en termes d'infrastructure matérielle et très peu en termes de ce qu'on pourrait appeler infrastructure symbolique. Il existe une espèce d'obsession « high-tech », au sein de toutes les politiques d'innovation, qui a sa propre logique : les nouvelles technologies sont plus visibles que les réformes institutionnelles ; on peut calculer plus facilement la réussite économique que la cohésion sociale ; les innovations sociales ne peuvent qu'être brevetées ou vendues.

À mon sens, cette manière de comprendre la société obéit à une confusion – ou plutôt à un ensemble de confusions –, reflète un déséquilibre dans la configuration de nos sociétés et implique une conception réductionniste de la technologie. D'entrée, il s'agit d'une confusion qui obéit à la croyance généralisée que les innovations technico-économiques devraient nous permettre de garantir les meilleures conditions de vie dans toute sa grandeur. De la droite à la gauche, l'ensemble de l'éventail idéologique est mu par l'irrésistible tendance à espérer que les solutions techniques vont régler les problèmes politiques (depuis la droite, où l'on a tendance à confier toute la légitimation démocratique à la récupération économique, jusqu'à dans l'imaginaire politique de ce qu'on pourrait appeler la gauche numérique, qui attend d'internet et de l'espace sans frontières des réseaux sociaux une revitalisation de la démocratie, comme effet systématique).


» LA CULTURE EST UN ESPACE DE RÉFLEXION, D'INTERPRÉTATION ET DE COMPRÉHENSION DE SOI.

Cette confusion est à l'origine de beaucoup d'autres en vertu desquelles « intelligent » équivaut à « technologiquement développé » ou à « énergétiquement durable », et une ville est smart quand elle applique les TIC au gouvernement ou à la prestation de services, le commerce, la mobilité et la gestion des résidus, avec toujours plus de wifi. Ainsi, rendons-nous justice à l'ampleur du concept d'intelligence lorsqu'on l'applique à des formes d'organisations humaines, telles que la ville, le gouvernement ou la société dans son ensemble ?

Je crois que la réduction technologique de l'intelligence est à l'origine de bien d'autres erreurs, comme celle de confondre qualité et impact, rendement et contribution, autorité et célébrité, connectivité et communication, développement et croissance, ce qui est novateur et ce qui transgresse, les meilleures pratiques et les routines généralisées... Et je commence à croire que tout ce qui concerne les big data correspond en fait à l'illusion que l'analyse des corrélations de données nous permettrait de renoncer aux théories, de sorte à garantir : beaucoup de données, peu de théorie.

Prendre pour argent comptant la valeur de l'utilité technologique et sous-estimer la contribution de la culture mène à une société déséquilibrée. Un déséquilibre se crée ainsi entre l'euphorie techno-scientifique et l'analphabétisme des valeurs civiques. On pourrait qualifier cette situation de monstrueuse dans la mesure où un monstre est une créature ayant développé davantage l'une de ses dimensions en laissant les autres s'atrophier, menant ainsi à un manque d'harmonie général de tout ce qui est unilatéral et déformé. Il n'y aura pas de véritable développement humain, ni de société mature si nous ne corrigeons pas ce mode de penser qui déprécie les connaissances moins exactes, tels que l'intuitif, l'interprétatif, le créatif ou l'artistique ; qui ne se traduisent pas en dispositifs technologiques, en une rentabilité immédiate ou en des preuves indiscutables.

L'extase technologique va généralement de pair avec une vision déterministe et réductionniste de la technologie, qui n'est alors plus considérée comme un phénomène social et culturel, de sorte




que les dispositifs techniques prédéterminent leur usage sans laisser la possibilité aux sociétés de se les approprier en fonction de leurs particularités et de leurs modèles culturels. L'histoire de la technologie dément ce déterminisme ; l'exemple le plus célèbre est celui du téléphone que Bell avait initialement conçu pour transmettre de la musique ; ou, pour citer un cas plus récent, internet peut autant être un instrument qui élargit nos libertés qu'un moyen de nous espionner avec des limites insoupçonnées. Le fait que nous ayons fondé la fracture numérique sur les inégalités d'accès et non sur l'usage que font les personnes des possibilités offertes par la technologie numérique est un autre exemple qui illustre ce réductionnisme.

En 1944, Polanyi défendait déjà la thèse que l'industrialisation et la croissance avaient moins été impulsés par les technologies basées sur le capital que par les sciences de l'organisation. C'est-à-dire que les principales impulsions de la révolution industrielle avaient été des découvertes dans le domaine de la sociologie, et non des inventions techniques. Face à la réduction de la technique à un artefact particulier, il est important de souligner son intégration dans les pratiques sociales. Ce qui décide et conditionne l'insertion du nouveau dans le monde ne tient pas tant du potentiel même de la technique mais aussi des aspects culturels et sociaux.

Si j'attire l'attention sur le réductionnisme déterministe, je ne le fais pas par manque d'intérêt pour la technologie, bien au contraire : parce que je considère que de cette manière on ne rend pas justice au phénomène complet de la technologie, qui ne consiste pas seulement en des artefacts, mais bien en des usages sociaux et en des dispositions culturelles au sein desquelles les innovations techniques sont mises au service de certaines valeurs. Nous avons réduit la révolution digitale à un simple investissement dans la technologie, de la même manière que nous avons réduit la société de la communication à la société de l'information, entendue comme une société de machines de recherche et de stockage de données, comme si la dimension d'interprétation n'était pas pertinente. Bien entendu, nous nous devons d'améliorer la qualité de vie des gens au travers de la technologie, mais au final, cela ne peut être atteint sans la notion inclusive d'intelligence, de développement, d'innovation et de compétitivité.





Aujourd'hui nous sommes témoins de l'essoufflement de cette manière limitée de penser le développement humain. En témoigne le fait qu'ait augmenté l'importance des composantes sociales et culturelles ou « facteurs fluctuants » de l'innovation et de la compétitivité territoriale, tels que les qualifications, la communication ou les types de comportements. Cela met en évidence l'importance de ces facteurs de compétitivité que sont les « non-market linkages » (réseaux, confiance, capital social, etc...). Les facteurs « fluctuants » de la compétitivité ne sont plus considérés comme accessoires ou secondaires, restes de la rationalité économique comprise de manière néo-classique. Alors que les analyses traditionnelles portant sur le développement régional se concentraient presque exclusivement sur l'industrie, les clusters et les entreprises, l'idée d'« environnement de connaissances » nous invite à ré-aiguiller notre attention sur les facteurs culturels de la vie sociale et sur le sens qualitatif des structures sociales dans les processus économiques. On est en train de réaliser que de nombreux éléments non marchands se trouvent dans le noyau du développement économique des territoires.


» **UNE SOCIÉTÉ NE PEUT PAS VÉRITABLEMENT AVANCER SANS UN ESPACE DE RÉFLEXION ET DE CRITIQUE AU SEIN DUQUEL DISCUTER LES INTERPRÉTATIONS POSSIBLES, NOTAMMENT PORTANT SUR ELLE-MÊME.**

Le point de vue typique de l'ère industrielle était que les territoires étaient en croissance soit parce qu'ils étaient situés sur des grands axes de transport, soit parce qu'ils étaient accolés à des ressources naturelles qui incitaient les entreprises à s'y installer. Cependant nous savons aujourd'hui que la clef de la croissance n'est pas réduction des coûts mais bien de disposer d'individus éduqués et créatifs. Il est nécessaire de passer du faible coût à la haute créativité. Dans l'économie de la connaissance, le potentiel créatif est un élément fondamental dans la croissance et la réussite des villes et des territoires.

Face aux attentes de progrès collectif centrées sur le développement d'une connaissance, compris à partir du modèle de l'exactitude scientifique et de la pratique technologique, nous devrions attirer l'attention sur le fait que ce qui nous importe véritablement ne sont pas tant les données et les informations que leur signification, c'est-à-dire, la manière dont nous interprétons ce qui est souhaitable, juste, légitime ou commode. Pour le dire autrement : au-dessus de l'infrastructure matérielle de la société de la connaissance, il existe toute une super structure symbolique dans laquelle se jouent les véritables questions de l'existence individuelle et collective.

Ainsi nous en arrivons à la question décisive qui se pose concernant la valeur de la culture en relation avec le développement harmonieux des êtres humains et des sociétés démocratiques. S'il est vrai que, comme le disait le philosophe allemand Hans Blumenberg, il y a en tout élément culturel – en son sens le plus modeste – quelque chose comme un moment d'économie interrompue, quel sens a la culture ? Qu'est qui explique que les êtres humains, conditionnés depuis toujours par l'urgence de la survie, n'aient pas renoncé à cette suspension apparente de l'utilité ? Ma réponse serait : parce que ce n'est pas inutile.

La culture est un espace de réflexion, d'interprétation et de compréhension de soi. Une société ne peut pas véritablement avancer sans un espace de réflexion et de critique au sein duquel discuter les interprétations possibles, notamment portant sur elle-même. À travers les différentes expressions culturelles, nous, êtres humains, ne faisons rien d'autre que de proposer des interprétations de ce que nous sommes et d'imaginer des futurs que nous craignons ou auxquels nous aspirons, dans une dimension qui a plus à voir avec le sens que nous donnons à ce qui nous arrive qu'avec des faits ou une gestion objective. Les lois sur le divorce ne peuvent pas transformer le




destin d'Agamemnon, et la psychiatrie n'est pas une réponse au drame d'Œdipe ; les problèmes de Faust ne peuvent pas être réglés par le Fonds Monétaires International, ni ceux d'Ulysse ou du Hollandais Volant par une agence de voyages ; ce serait une grave erreur de croire que le sort de Lear serait résolu grâce à la création de maisons de retraite ; le dilemme qui hante Antigone et Creon est tellement profond qu'il ne saurait être solutionné par aucune réforme des rituels funéraires. Aucun de ces récits ne contient de recette-miracle qui permettrait d'apporter une solution aux problèmes graves dont souffrent leurs héros ; mais nous ne trouverons pas de solution véritablement humaine à ces soucis si nous ne les comprenons pas bien, auquel cas il n'y a pas mieux que l'exploration des œuvres de maître de la littérature.

» LA CRÉATIVITÉ, QU'ELLE SOIT ARTISTIQUE, SOCIALE, TECHNOLOGIQUE, SCIENTIFIQUE OU URBAINE, SURGIT BIEN PLUS LÀ OÙ PERSONNE NE S'Y ATTEND, BIEN QUE CE CARACTÈRE ÉMERGENT NE NOUS DISPENSE PAS DE TRAVAILLER À L'ÉTABLISSEMENT DES CONDITIONS DE SON APPARITION IMPROBABLE.

Voilà pourquoi la culture insiste tellement sur les mêmes sujets, et les résout très peu, générant davantage d'incertitudes que de solutions. Il s'agit d'un espace au sein duquel les Arts et les Lettres ne se consacrent pas tant à démontrer leur compétence mais bien davantage à cultiver une série de choses sur lesquelles les êtres humains ne sont pas pleinement compétents, une sorte de compilation des grandes questions irrésolues qui nous montrent l'abîme de notre ignorance : le sens de la vie, l'atteinte de notre liberté, le mystère du beau, la valeur de la justice, la nature du temps, notre condition mortelle, les devoirs de la citoyenneté, la possibilité de quelque chose qui nous transcende... Il s'agit de questions que nous, humains, avons toujours soulevées et auxquelles nous ne pourrions jamais apporter de réponse définitive, et dont le déni ou la relégation au rang de question sans importance ou résolue qui nous enorgueilliraient dans l'ignorance de l'arrogance qui est la pire forme de stupidité.

Jusqu'à quel point le sens que nous donnons aux choses, notre manière d'interpréter les événements, ou la transformation des informations en jugement propre sont-ils importants ? Qu'est-ce que la culture a à voir avec tout ça ? Nous pouvons l'étudier à travers une expérience mentale de provocation. Se prêtant au jeu de la prophétie, Ray Kurzweil assure qu'en 2048, nos boîtes mails recevront un million de courriels par jour, qu'un assistant virtuel gèrera sans que nous ayons besoin de nous en occuper. Il serait également possible que des nano-récepteurs-transmetteurs connecteront directement nos synapses à des super-machines qui nous permettraient de penser un million de fois plus rapidement qu'aujourd'hui. Le problème est le suivant : que veut dire « penser » dans ces conditions ? Contre la réduction de l'intelligence à une lecture de données ou l'acceptation de formes prédéfinies, il est important de souligner que le savoir requiert le libre accès à l'information, mais exige aussi la capacité d'éliminer le « bruit » de ce qui est insignifiant. Plus que d'accumuler, l'important est d'interpréter l'information. Le problème n'est pas la disponibilité mais bien la valorisation des informations (degré de fiabilité, pertinence, sens et signification, usage dont on peut en faire).

À l'origine de nos principaux échecs collectifs, il y a une manière de penser qui comprend la connaissance comme l'exécution de l'exacitude ; la communication comme la transmission d'informations standardisée ; et l'organisation politique de la société comme la gestion d'objectivités. Maintenant, considérons des cas comme la crise économique en grande partie causée par la mathématisation de l'économie ou comme les déséquilibres écologiques qui impliquent certaines technologies, nous avons alors une image contraire à cela : les prétentions d'exacitude et le



développement irréfléchi ont donné lieu à des décisions irrationnelles, et seules les cultures d'interprétation (ces environnements critiques au sein desquels est interrogée l'insertion sociale des technologies, discutée leurs applications sociales et sont mis en valeur les critères éthiques et politiques) sont parvenues à corriger leur inexactitude sociale.

En considérant nos sociétés démocratiques comme des sociétés qui s'interprètent elles-mêmes, alors nous avons de meilleures chances d'échapper au paradigme dominant qui comprend la société de la connaissance comme la rencontre verticale entre les experts et les masses de population. La société est une mise en commun, fragile et conflictuelle, de nos interprétations, elle relève de quelque chose de plus démocratisant que la simple soumission de quelques données supposément objectives. La culture de l'interprétation est la contribution la plus importante de la culture aux sociétés démocratiques. Il n'est pas difficile de concevoir cela si l'on tient compte du fait que les soi-disant réalistes ont toujours fait appel aux données pour parer l'exploration des possibles. Néanmoins nous savons que cela n'est pas moins qu'une forme subtile de pouvoir qui consiste à mettre l'accent sur les données sans questionner les pratiques hégémoniques à partir desquelles ces données sont précisément obtenues. C'est cette dimension critique de l'interprétation que nous avons apprise à travers la culture de ce que nous appelons humanités et qui sont certainement la meilleure éducation à la citoyenneté.

Dans ce contexte, qu'est-ce qu'implique de miser sur la culture et de soutenir les environnements dans lesquels peut se développer cette forme de créativité qui caractérise les arts et les lettres, ainsi que les savoirs humanistes ?

» **IL N'EXISTE PAS DE STRATÉGIE QUI PUISSE GARANTIR LA CRÉATIVITÉ. IL CONVIENT DONC DE NE PAS OUBLIER DE CONSIDÉRER LES LIMITES DES POLITIQUES CULTURELLES.**

Encourager la culture revient à favoriser un certain niveau d'imprévisibilité. Les créations les plus intéressantes de l'humanité ne sont pas le résultat d'une planification, mais relèvent davantage d'urgences improbables dans un contexte de diversité, avec peu de contrôle, une ouverture à long terme et de la patience. Il n'existe pas de stratégies qui puisse garantir la créativité. Pour cette raison, il convient de ne pas oublier de considérer les limites des politiques culturelles, comme si elles étaient des formules magiques automatiques. Les exemples d'échecs de soutien de la créativité plus ou moins importants ne manquent pas. La diffusion du modèle créatif a souvent conduit les territoires à tous agir de la même manière et à toujours jouer avec les mêmes cartes. D'un autre côté, la construction d'infrastructures culturelles ne garantit pas plus la dynamisation culturelle, et il arrive même souvent que la création culturelle fuit ces secteurs culturels formatés et planifiés. Cette réalité invite les gouvernements et les urbanistes à la modestie, dans la mesure où la créativité ne se planifie et ne se programme pas. La créativité, qu'elle soit artistique, sociale, technologique, scientifique ou urbaine, surgit bien plus là où personne ne s'y attend, bien que ce caractère émergeant ne nous dispense pas de travailler à l'établissement des conditions de son apparition improbable.

Quel que soit le cas, si nous souhaitons façonner l'avenir de nos sociétés, il convient de commencer par la culture car il y a toujours quelqu'un qui prend au pied de la lettre le livre dans lequel Woody Allen s'interrogeait ironiquement : « Comment en finir une bonne fois pour toutes avec la culture ? ».*

* Woody Allen, *Comment en finir une bonne fois pour toutes avec la culture ?* (Getting Even), 1971.



www.agenda21culture.net

INFORMATIONS CONTACT

Commission Culture de CGLU

Email [info \(at\) agenda21culture.net](mailto:info@agenda21culture.net)

Web www.agenda21culture.net

Twitter [@agenda21culture](https://twitter.com/agenda21culture)

